

**PROGRAMME  
SPORT ET RELATIONS  
INTERNATIONALES**

# **« LA FABRIQUE DE L'ÉLITE SPORTIVE SOVIÉTIQUE », ENTRE HIER ET AUJOURD'HUI**

**Entretien avec Sylvain DUFRAISSE**  
MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'UNIVERSITÉ DE NANTES

AVRIL 2018

**OBSERVATOIRE GÉOSTRATÉGIQUE DU SPORT**



**IRIS : Pouvez-vous nous présenter les conclusions de votre thèse, bientôt publiée « Les « Héros » du sport. La fabrique de l'élite sportive soviétique » ?**

**SYLVAIN DUFRAISSE :** Durant la fin de la Guerre froide, dans les années 1970-1980, l'aura des sportifs soviétiques s'est ternie et de nombreux mythes ont circulé pour expliquer leur domination mondiale : dureté des entraîneurs, dopage d'État, athlètes endoctrinés vivant dans des « fabriques à champions », manipulation technologique. Le film *Rocky 4* est une bonne illustration de cette vision de sportifs qui ne sont que les rouages d'une « machine rouge ».

Ma thèse a eu pour objectif de dépasser ces croyances collectives. Il me semblait important de saisir comment en URSS s'est développée une action publique multiforme qui visait à former des champions et d'en analyser les effets sociaux. Il s'est agi d'étudier les dispositifs mis en œuvre pour rendre possibles ces carrières, mais aussi les réponses des individus. Je souhaitais aussi montrer comment, dans un État qui avait critiqué fortement le sport de compétition et les « champions bourgeois », l'adaptation avait pu être possible.

J'ai d'abord essayé de comprendre comment se produisait la convergence des systèmes dans le domaine sportif et comment les contacts avec l'étranger avaient rendu possible l'affirmation du groupe social de l'élite athlétique. Comme dans le domaine de l'industrie, il a fallu « rattraper et dépasser » les pays capitalistes à partir de la deuxième moitié des années trente. Le sport permettait aussi de manifester la modernisation accélérée de l'Union soviétique à l'étranger. Mais cela bute sur la faiblesse du mouvement sportif soviétique. L'URSS s'appuie alors sur les expériences étrangères, observées lors des compétitions, lors de stages communs, par l'emploi d'entraîneurs étrangers ou l'achat de films pédagogiques. La période de la Guerre froide donne lieu à une course à la science sportive et au raffinement des processus d'entraînement. Le sport devient lieu d'innovation. Ces expériences de contact, de plus en plus fréquentes, constituent des privilèges remarquables en URSS, mais elles contraignent l'élite sportive à contrôler son comportement.

J'ai étudié ensuite comment s'était constitué autour des sportifs un « régime sportif » spécifique. J'ai montré que ce régime spécifique aux athlètes se construit progressivement à partir des années 1930, qu'il combine des privilèges et des contraintes, qu'il résulte de rapports de force entre les différents acteurs du mouvement sportif (comité de culture physique, sociétés sportives, ministères de tutelle, entraîneurs, athlètes). Ce régime ne cesse de s'affiner et se précise tout au long de la période étudiée. Il vise à optimiser la performance et contrôle des pans de plus en plus

nombreux de la vie de l'élite sportive, s'immisçant dans les corps, se raffinant. L'URSS innove en appliquant au sport des modes de gestion employés dans d'autres sphères de la société : planification, définition d'objectifs personnalisés, suivi fin des apports et des exercices quotidiens, attention à l'état psychologique.

Enfin, j'ai analysé le processus d'héroïsation du champion. J'ai alors montré que le *sportsman* promu dans les années 1930 n'est pas identique à la figure valorisée au cours des années 1970. L'image du sportif idéal évolue et reflète les transformations sociales soviétiques. Toutefois, les champions donnent corps aux valeurs du régime et constituant, en chair et en os, la représentation visible des « meilleurs fils du peuple ». Tous ne sont pas cependant exemplaires : de nombreux sportifs font des écarts et ne se comportent pas tels que le régime le souhaiterait. L'élite sportive profite aussi de son statut pour s'octroyer des libertés que le pouvoir est obligé d'accepter, certains sportifs se révélant nécessaires dans les équipes.

**IRIS : Pourquoi vous avez choisi de travailler sur ce thème ?**

**SYLVAIN DUFRAISSE :** Né dans les années 1980, j'avais écho des légendes autour des sportifs russes. Une fois les études d'histoire commencées, il m'a semblé nécessaire de comprendre tout cela et de saisir cette voie particulière de la soviétisation des masses et de la Guerre froide culturelle, moins travaillée que le domaine artistique. Les travaux sur le sport soviétique n'avaient pas bénéficié encore de l'ouverture des archives. Or, ces dernières sont en Russie très riches et la densité de conservation permet une analyse très fine de ce qu'est le mouvement sportif d'un pays, à toutes les échelles (État, région, clubs).

Ce thème permettait aussi de remettre des individus dans l'histoire de l'Union soviétique, d'interroger à la suite des travaux de Nicolas Werth, Jean-Paul Depretto, François-Xavier Nérard ou Martine Mespoulet les interactions entre le(s) pouvoir(s) et la société en URSS, à dépasser la vision d'un État-parti qui contrôlait l'ensemble des gestes des habitants, qui en faisait les rouages d'une gigantesque machine.

**IRIS : Pouvez-vous revenir sur les raisons originelles qui poussent l'URSS à mettre en avant les activités sportives quelques années seulement après la Révolution ?**

**SYLVAIN DUFRAISSE :** Plusieurs objectifs contribuent au développement des activités physiques au lendemain de la révolution.

Il s'agit tout d'abord d'objectifs militaires. Le *Vsevobuch* a été créé en 1917 pour toute la jeunesse entre 14 et 18 ans, avec comme objectif de (répétition) favoriser la préparation militaire des masses et l'entraînement de la réserve. Il a perduré durant la Guerre civile et sous d'autres formes après, par exemple avec la diffusion de la pratique du tir.

D'autres dirigeants bolchéviques valorisent la culture physique comme un moyen de renforcer l'éducation physique des masses. Ils considèrent que les activités physiques favorisent la promotion de la santé et de l'hygiène et qu'elles constituent le meilleur moyen de réduire la maladie et d'améliorer les standards physiques.

Enfin, certains veulent transformer l'homme par le biais des sports, en proposant des séances de gymnastique de production qui visent à adapter les corps au rythme nouveau des usines.

Dans tous les cas, il y a une volonté de produire une culture physique neuve qui s'oppose au sport « bourgeois ». Ces tendances sont parfois contradictoires et donnent lieu à de vifs débats entre les tenants d'une tendance ou d'une autre.

**IRIS :** Vous évoquez dans plusieurs interviews le « paradoxe des Spartakiades de 1928 » et vous expliquez dans votre article « Le champion, incarnation de l'homme nouveau soviétique : une genèse (1934-1953), que 1934 est un tournant dans la politique soviétique sportive. Pouvez-vous nous l'expliquer ?

**SYLVAIN DUFRAISSE :** Du 12 au 24 août 1928, les Spartakiades regroupent à Moscou des délégations issues des fédérations sportives ouvrières européennes et même d'Uruguay, ainsi que de nombreux Soviétiques. Elles constituent une formidable tribune des succès du pays, de leur caractère révolutionnaire. Premier événement sportif international d'envergure en terre soviétique, elles apparaissent comme un contrepied au sport « bourgeois » dont l'événement majeur, les Jeux olympiques, se tient aux mêmes dates à Amsterdam. En s'assurant une forte participation des sportifs sociaux-démocrates (venus principalement d'Allemagne), en les mobilisant pour des visites d'usines, de logements ouvriers, de crèches, d'écoles et d'hôpitaux modèles, il s'agit de donner à voir la modernité soviétique et de les attirer vers l'Internationale Rouge du sport (IRS). Pourtant, l'influence de l'Ouest sur l'URSS est patente. Bien que certains éléments de la culture physique d'avant-garde aient été intégrés au programme comme la grande fête populaire sur les monts Lénine, le programme est semblable à celui des Jeux olympiques. La manière de concourir suit les mêmes principes : compétition entre individus et rivalité entre territoires. Cette similitude permet la comparaison en matière d'organisation et de performances, et elle est d'autant plus favorisée que l'on compte des envoyés spéciaux de la presse «bourgeoise».

L'URSS s'oriente, à partir de 1934, dans un contexte d'internationalisation du sport, vers la production d'athlètes-allégories du régime qui doivent, sur le plan international et sur le plan intérieur, incarner les succès du régime, donner corps à la modernité soviétique, prouver la révolution anthropologique et servir de modèles de vie. L'acceptation des champions, le tournant vers le record, la nécessité de « rattraper et dépasser » les pays « capitalistes », autant de tendances perceptibles à partir de 1934, imposent de mettre en place des structures de formation et d'encadrement (écoles sportives, processus de sélection, instituts de recherche). Les rapports et décrets étudiés mentionnent la mise en œuvre d'une modernisation des entraînements, comme ils témoignent d'une prise en compte croissante du bien-être physique et psychologique des athlètes. Pour inciter les athlètes à se dépasser, plusieurs systèmes de récompenses sont établis parallèlement, dont le titre de maître émérite de sport.

**IRIS :** Dans votre article « Démontrer la puissance et parfaire les esprits », vous expliquez que les « *sportsmen* d'URSS doivent [...] démontrer, à travers leur attitude et leur prestance, la grandeur de l'URSS à un moment où la rivalité soviéto-occidentale passe de la sphère militaire à d'autres sphères qui servent à impressionner l'adversaire et à mettre en scène sa puissance ». Si la guerre froide est finie, ne peut-on pas considérer que cette approche persiste toujours, à la fois pour la Russie, mais également pour d'autres pays ?

**SYLVAIN DUFRAISSE :** Cette tendance est en effet bien visible aujourd'hui. Le sport est toujours un moyen de mettre en scène plusieurs dimensions de la modernité et de la puissance d'un pays : d'abord, il s'agit d'une tribune disposant d'une audience large, populaire ; ensuite, il montre la capacité technologique d'un pays à produire des corps sportifs (la préparation de l'élite sportive nécessite des équipements coûteux et innovants, des scientifiques – physiologues, biomécaniciens, psychologues-, un effort de recherche et des filières de formation, souvent soutenus par un appareil administratif) ; enfin, les athlètes incarnent les valeurs qui sont attachées à leurs nations et permettent d'en être les porte-drapeaux. Les articles de presse biographiques proposent souvent des récits, des fables dans lesquels se lisent les images que l'on veut donner du pays. Les portraits de Simone Biles, la gymnaste phare des JO de Rio, servaient à démontrer les possibilités d'une ascension sociale aux États-Unis, fondées sur le travail, la croyance en ses possibilités, le rêve américain dans une discipline très coûteuse et dans laquelle les représentantes afro-américaines sont rares.

**IRIS :** Que reste-t-il du modèle des *sportmen* d'URSS que vous décrivez dans votre thèse, dans la Russie contemporaine ?

**SYLVAIN DUFRAISSE :** Les sportifs soviétiques sont encore très populaires en URSS. Ils sont devenus pour certains hommes politiques ; d'autres sont toujours impliqués dans le mouvement sportif. Les figures majeures continuent d'être convoquées lors des événements majeurs, comme Vladislav Tretiak, Lidia Skoblikova ou Irina Rodnina lors de la cérémonie d'ouverture de Sotchi. Depuis quelques années, les films sur le sport soviétique connaissent une vogue : *Legenda n°17* sur Harlamov, *Slava* sur le hockeyeur Fetisov ou *Dvizhenie Vverh* sur la victoire aux JO de Munich en basket-ball. Le sport, comme la conquête spatiale, sont considérés comme les réussites de l'URSS, ceux dont on peut être encore fiers. Il constitue un foyer de ce que S. Oushakin appelle la « soviétostalgie ». Ils sont aujourd'hui revivifiés alors que le régime poutinien propose un nouveau régime mémoriel qui vise à intégrer l'Union soviétique dans la longue histoire de la Russie.

**IRIS :** Alors que l'on voit un cycle long s'achever, allant de la désignation pour l'accueil des Jeux d'hiver de Sotchi à l'organisation de la Coupe du monde de football (2007-2018), comment définir la diplomatie sportive russe ? Et quel avenir a-t-elle ?

**SYLVAIN DUFRAISSE :** Il est difficile de proposer des pistes pour l'avenir, mais il me semble que la Coupe du monde de football couronne un cycle d'investissements dans les grandes compétitions internationales. Il s'agit d'un des plus grands événements mondiaux et un des plus prestigieux. Les récents événements montrent que les institutions internationales tendent à se méfier davantage des représentants russes et des velléités sportives de la Russie. Depuis 2012, il me semble également que l'action publique en matière sportive tend à favoriser l'activité sportive des masses, avec la revivification du programme *Prêt au travail et à la défense* en 2013 par exemple. ■

**OBSERVATOIRE GÉOSTRATÉGIQUE DU SPORT**

## « LA FABRIQUE DE L'ÉLITE SPORTIVE SOVIÉTIQUE » : ENTRE HIER ET AUJOURD'HUI

**Entretien avec Sylvain DUFRAISSE /**

MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'UNIVERSITÉ DE NANTES

*Un observatoire du*

**PROGRAMME SPORT ET RELATIONS INTERNATIONALES**

Sous la direction de Carole GOMEZ, chercheuse à l'IRIS ([gomez@iris-france.org](mailto:gomez@iris-france.org))  
et Pim VERSCHUUREN, chercheur associé à l'IRIS ([verschuuren@iris-france.org](mailto:verschuuren@iris-france.org))

© IRIS

Tous droits réservés

INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATÉGIQUES

2 bis rue Mercoeur

75011 PARIS / France

T. + 33 (0) 1 53 27 60 60

[contact@iris-france.org](mailto:contact@iris-france.org)

@InstitutIRIS

[www.iris-france.org](http://www.iris-france.org)